LES

ENFANTS DE LA NATURE

LES ENFANTS DE LA NATURE

POÉSIES D'UNE GIRONDINE

HORTENSE BAZERQUE

PARIS

IMPRIMERIE BONAVENTURE ET DUCESSOIS
55, quai des Grands-Augustins.

1851.

CE QUE JE PENSE.

Je suis comme l'oiseau, qui naît sous la feuillée,
Et qu'abrite le ciel !
Je suis comme le lys, qui vit dans la vallée,
Des rayons du soleil !

Moi, je n'ai pour abri que l'aile de ma mère
Qui protége mes jours !
Je vis de son amour, pur comme la prière,
Qui m'exalte toujours !

Mon sort, comme celui de la plante sauvage,
Me jette çà et là !
Et le monde est pour moi comme une aride plage,
Où nul ne s'abrita !

Sur la terre il n'est rien qui puisse me comprendre
Et qui veuille m'aimer !
Je suis trop pauvre, moi, pour qu'un regard bien tendre,
Ait voulu me charmer !

Dans l'univers entier rien ne charme ma vie,
Il m'est tout étranger !
Ma mère, ainsi que moi, n'avons qu'une patrie
Où rien n'est mensonger !

Ici-bas, cependant, il est une demeure
Toute pleine d'espoir !
Temple saint, où souvent, confiante, je pleure,
En y priant le soir !

Lorsque le monde à moi donne pour seul hommage
Celui qui sait souffrir,
Je me rends aussitôt à ce lieu qui soulage,
Et je me sens bénir !

Ce pur ravissement, cette extase de l'âme,
Dissipent mon ennui !
Plus que jamais le ciel me fait goûter sa flamme
Et devient mon appui !

Il n'est donc que l'autel que j'aime sur la terre :
L'autel renferme Dieu !
Dieu, qui du malheureux voit la douleur amère,
A son tour m'aime un peu !

Les coteaux, les forêts, ne m'offrent plus de charmes,
Le monde s'y fait jour !
Les coteaux, les forêts ont pour moi des alarmes,
Nulle part n'est l'amour !

Mais je ne maudis pas ma triste destinée,
Puisque Dieu l'a voulu !
Et tout bas, je me dis : Je suis prédestinée,
Et je souffre en élu !

Je ne regrette rien sur cette ingrate terre,
Où n'est pas le bonheur!
Un seul coin cependant, un coin du cimetière,
À des droits sur mon cœur!

Car il renferme, lui, la moitié de ma vie,
Des parents bien-aimés!
Qui jouissent du ciel, cette cité chérie,
Et qui dorment charmés!

Pas encore jadis, aussi je me rappelle,
Je possédais un chien!
J'avais tout son amour!... il m'était si fidèle,
C'était un autre bien!

Mais hélas! aujourd'hui je n'ai plus que ma mère,
C'est le plus beau trésor!
Avec le petit coin du bien grand cimetière,
Où ce que j'aime dort!

LA VIOLETTE.

Modeste fleur, pure violette,
Tu te dérobes au regard!
Et si l'on te voit sous l'herbette,
Hélas! ce n'est que par hasard!

Tu te caches sous le feuillage,
Toi, dont l'aspect ferait jouir!
Mais ton parfum, bien doux partage,
Te fait malgré toi découvrir!

Rêvant à celle que j'adore,
Je vous compare toutes deux!
Pour vous trouver je vous implore!
Mes efforts redoublent mes feux!

Ton haleine qui me caresse
Vient me troubler dans mon sommeil ;
Ton soupir a du sien l'ivresse,
Et votre souffle est tout pareil !

Mais ce manége plein de charme
N'est-il pas un peu médité ?
Ne concevez-vous pas l'alarme
D'un amant par vous irrité ?

Si c'est ainsi, vaine violette,
Modeste fleur, n'existe plus !
Tu n'es qu'une fine coquette,
Qui déplaît autant qu'elle a plu !

A EUDOXIE ET EMMA

Deux de mes cousines qui m'avaient demandé des vers.

Vous m'avez demandé des vers?... Alors, ma lyre
A frémi sous mes doigts dans un heureux délire,
Ses cordes ont vibré... Vous êtes, pour le cœur,
Les Muses dont l'attrait est rempli de douceur ;
De vous deux, aujourd'hui, je viens retracer l'âme;
Pour elle, mon pinceau se ranime et s'enflamme!
La grâce, la beauté, je pourrais tout chanter;
Mais c'est votre vertu que je veux exalter !
De vous je veux vanter le dévoûment, le zèle,
L'amitié pour la sœur, que son mal rend plus belle!
Priez... priez toujours!... il en est temps encor!
Vos vœux sont pour le ciel un ravissant acccord!

. . . .

Qu'il est beau de vous voir, vous, jeunes filles saintes,
Au pied du saint autel, lui confier vos plaintes ;
Dire à Dieu ! « De nos cœurs, oh ! reçois la douleur !
« Rends à son jeune enfant sa mère, à nous la sœur !
« A notre mère rends sa fille tant aimée !
« Sa tendresse par toi peut être encor charmée.
« De cet amour nos cœurs ne seront pas jaloux ;
« Regarde-nous, Seigneur, nous sommes à genoux !
« Reçois avec pitié cette sainte neuvaine.
« Et toi, mère de Dieu, calme aussi notre peine !
« Oh ! rends-nous notre sœur ! et ne l'appelle pas !
« A son enfant redonne un guide pour ses pas ! »
Priez.... priez toujours ! les prières des anges
Sont pour le cœur de Dieu les plus douces louanges ;
De ses vierges toujours il a béni l'ardeur !
Chaste, elle lui sourit, puisqu'il est le Seigneur !

. . . .

Pour ici-bas, si Dieu n'écoutait la prière
Que vous lui présentez comme une offrande entière,

Elle serait, hélas! reçue par le ciel,
Pour rendre à votre sœur un repos immortel!
Mais une voix me dit que le ciel plus propice
Accueillera de vous le touchant sacrifice;
Que votre sœur encor, joyeuse parmi vous,
Bercera de bonheur son fils sur ses genoux!
Priez... priez toujours!... les prières des anges
Sont pour le cœur de Dieu les plus douces louanges!

A TOI !

Ah ! si je meurs, dis-moi, viendras-tu sur ma tombe,
Un instant viendras-tu la parsemer de fleurs?
Hélas ! ami, dis-moi, si jeune je succombe,
Viendras-tu, pour adieu, m'inonder de tes pleurs?
Ou bien , laisseras-tu ma pierre abandonnée,
Alors que, m'oubliant , ton cœur guidant tes pas,
T'entraîneront déjà vers une bien-aimée,
Qu'attentive , pourtant, je ne te connus pas!..
Je ne sais.... mais tout dit à mon âme troublée
Que la brise, inclinant la cime des cyprès,
Sera la seule voix , dans la sombre vallée,
Qui viendra murmurer quelques tristes regrets !

J'attendrai cependant, sous cette froide pierre,
Que ton fidèle amour vienne me rassurer....
Car morte, je vivrai pour toi, sous cette terre,
Et même après la mort j'aurai dû t'adorer!
Oui, tu me trouveras comme tu m'as connue!...
Et si tu viens, ami, t'agenouiller sur moi,
Du ciel s'élancera mon âme tout émue,
Cette âme qui jamais ne cessa d'être à toi!

Oh! mon doux bien-aimé! viens reposer ta bouche
Sur les fleurs que les vents sèment sur les tombeaux!
Et je me lèverai lentement sur ma couche,
Blanche comme le lys qui naît au bord des eaux;
Oh! que ton œil aussi ravive alors mon âme!
Qu'il redonne à mon corps sa première beauté,
Et qu'à travers le marbre, un long regard de flamme
Fasse frémir mes sens de douce volupté!
Peut-être qu'attendri, me diras-tu : Je t'aime!
En voyant que pour toi j'ai cessé d'exister!

Tu ne voileras plus à mon amour extrême
L'aveu que malgré toi je sus interpréter !

Écarte doucement ma pierre funéraire,
En venant confier ce doux mot à mon cœur,
Pour ne pas éveiller au muet cimetière
Mes parents bien-aimés, qui goûtent le bonheur !
Car autrement, vois-tu, par leur voix rappelée,
Mon âme vers le ciel reprendrait son essor;
A tes soupirs brûlants, perdus dans la vallée,
Succéderait bientôt un silence de mort !

Ton long regard suivant cette parole aimée,
En plongeant dans le mien, viendra la confirmer,
Et mon ombre, par toi n'étant plus alarmée,
Sans regret, dans les cieux, jouira de t'aimer !

L'HORLOGE.

L'horloge, c'est pour moi l'image bienheureuse
De cet amour rêvé qui ne finit jamais,
Qui fait avec le temps une course amoureuse,
Et qui marque toujours l'illusion que j'aimais!

Lorsque j'entends sonner l'heure divertissante,
C'est comme un cri du cœur dont l'écho retentit!
Qui, sûr de son bonheur, et d'une voix puissante,
Proclame son secret, le dit et le redit!

L'aiguille, en parcourant du cadran la figure,
N'est-elle pas aussi l'image de l'amant,
Qui peut, en voltigeant, n'être jamais parjure,
Car midi pour l'aiguille est comme un doux aimant!

L'horloge, de l'amour a le constant langage.
Silencieuse, elle a du cœur les battements,
Et représente enfin celui qui, peu volage,
Toujours songe à l'objet de ses enchantements !

LA PAUVRE FILLE.

Dans un sombre réduit, à genoux, inclinée,
Elle venait pleurer, la pauvre abandonnée,
 En regardant un crucifix !
Cette image de Dieu lui rappelait son père ;
Jadis il lui disait sa touchante misère,
 Et pour elle, elle était sans prix !

Le soir la surprenait priant et recueillie,
Les mains jointes devant cette image vieillie,
 Comme sa douleur, par le temps ;
Car, elle aussi souffrait, ainsi que son vieux père !
Comme la sienne, hélas ! sa vie était amère,
 Elle n'avait plus de printemps !

Un rayon du soleil, comme un rayon de gloire,
Semblait venir du ciel dans ce triste oratoire,
Lorsqu'il était à son déclin,
Pour éclairer le front, en signe d'auréole,
De celle dont le cœur et la triste parole
Demandaient un heureux destin!

Son regard attaché sur l'image adorée,
Son maintien, son accent et sa voix inspirée,
A la fois émeut et ravit!
Oh! pourquoi murmurer cette prière sainte,
Pourquoi cette ferveur, cette tendre complainte
Que sa bouche dit et redit?

Pourquoi ces gonflements de son sein qui palpite?
Cette vive rougeur, l'émotion qui l'agite?
N'est-elle pas devant son Dieu?
Et ne voit-elle pas, en priant, les saints anges
Porter comme l'encens ses célestes louanges
A l'Éternel, dans le saint lieu?

Elle hésite... elle craint... sa prière est tremblante,
Un sentiment inquiet et vague la tourmente,
On croirait à son repentir!
Dans ses yeux alarmés comme la Madelaine,
On lit son désespoir, son indicible peine :
Quoi donc ainsi la fait souffrir?

Ce n'est pas le chagrin qu'on ressent pour un père,
Ni l'hommage du cœur d'une sœur pour un frère,
C'est un autre regret!
La grâce qu'au Seigneur cette vierge demande,
Dans un ardent soupir, une éloquente offrande,
Est un profond secret!

Elle aime!... et son amour est son plus cher mystère!
En le disant au ciel, confiante, elle espère
Qu'il ne sera pas mensonger!
Verra-t-elle ses jours finir dans les alarmes,
Sans que la main de Dieu n'ait arrêté ses larmes,
Lui qui sait si bien soulager!

Un nom s'est échappé! un souffle de sa bouche
S'est envolé vers Dieu, comme un son qui nous touche.
Elle a dit : accorde-le-moi!
C'est pour son bien-aimé que, craintive, elle prie,
Car devant le Seigneur, pure essence de vie,
L'aimer seul doit être une loi!

Puis, quand elle a prié aux pieds de la croix sainte,
Qu'elle les a baisés avec la même étreinte
Que son tendre père autrefois,
Elle quitte aussitôt la modeste cellule,
Dès que le jour fait place au douteux crépuscule :
Alors on n'entend plus sa voix!

LA MARGUERITE

Chansonnette.

Petite fleur, pur symbole,
Pour l'amour tu nais aux champs!
Chaque feuille a sa parole,
Son secret pour les amants!
Oh! pour moi sois toujours bonne,
Quand je viendrai te cueillir!
Ne ris pas quand je frissonne,
Et promets-moi le plaisir!

Petite fleur, ma conquête,
Récompense mon amour!
Je ne suis point la coquette,
Qui t'effeuille avec détour!
Oh! pour moi, sois toujours bonne, etc.

Protége la confiance
Que bien enfant j'eus en toi!
Et que l'heureuse espérance,
A ta mort survive en moi!

Ce n'est point par vaine gloire
Que je viens t'interroger,
Car je n'ai dans la mémoire
Que mon seul et beau berger!

La fleur ne fut point rebelle
A la fillette au doux cœur!
Et sa mort dit à la belle:
Je te promets le bonheur!

Et la fillette, contente,
Dit à la fleur, cette fois:
Merci, chère confidente,
Du soupir rendu pour moi!

ELÉGIE SUR EUDOXIE

Ma sœur bien-aimée et ma marraine.

Dors en paix !... dors sous la pierre,
Dors paisible sous la bruyère,
Et ne te plains pas de ton sort !
Car tu ne peux, ô mon amie !
Regretter cette amère vie !
Tu dois te plaire dans la mort !

Oh ! tu n'étais pas pour ce monde!
Dors paisible en la paix profonde,
Le ciel seul était fait pour toi !
Si je te pleure, douce amie,
C'est qu'ici tu remplis ma vie,
Je ne pleure donc que sur moi !

Comme la pure sensitive,
On te voyait, faible et craintive,
Tour à tour trembler, tressaillir !
Te bercer d'amour, d'espérance,
Aussitôt craindre la souffrance,
Et le bonheur... et le plaisir !...

Tu te montras sur cette terre
Comme la fleur dans le parterre,
Qui se flétrit avant le temps!
Car ta jeunesse fut brisée,
Et jamais la douce rosée
Ne vint rafraîchir ton printemps!

Tu parus comme un météore
Qui se montre et qui s'évapore,
Et rarement se reproduit!
Comme l'étoile étincelante,
A la clarté vive et tremblante,
Qui dans les cieux paraît la nuit!

Tout était amour dans ton âme !
Chaste, saint, pourtant plein de flamme :
Il te fallait un pur retour !
Trouver, comme la jeune plante,
Un abri contre la tourmente
Qui fût ton soutien plus d'un jour.

Mais comme la fleur embaumée
Qui ne peut être assez aimée,
Hélas ! pour toi, tout fut douleur !
Et ce mot si doux : Je vous aime,
Qui nous donne le bien suprême,
Laissait un désir à ton cœur !

Jouis en paix avec les anges,
Il te manquait dans leurs phalanges,
Pour rendre hommage à l'Éternel !
Va, ton hymen me rend jalouse !
Du Seigneur n'es-tu pas l'épouse?
Et son amour est immortel !

A MONSIEUR BAZERQUE

Qui m'avait promis et oublia de m'envoyer Victor Hugo.

Oui, vous avez été, j'ai plaisir à le dire,
Le premier des mortels à protéger ma lyre;
Vous avez même eu l'air, et je ne sais pourquoi,
D'encourager mes chants d'une amicale voix.
Et vous avez daigné m'offrir comme un hommage
L'immortel Lamartine, pour mon cœur, précieux gage;
Mais à lui vous deviez joindre encore un cher don!...
J'ose le rappeler, en vous disant pardon.

Au poëte, une fois, vous dites pour excuse,
Car un poëte, enfin, mérite qu'on s'accuse,
Que vous aviez laissé dans le fiacre bourgeois
Le livre tant aimé, tant promis à la fois;
Que ne me trouvant pas dans mon humble demeure,
Le fiacre à votre hôtel vous reporta sur l'heure,

Et que ce cher Hugo, qui m'était destiné,
A rester loin de moi se trouvait condamné;
Qu'un valet dévoué, par un excès de zèle,
Pour paraître à vos yeux de plus en plus fidèle,
Dans la malle aux effets, avec empressement,
L'avait enseveli un peu trop promptement.

Oh! j'avoûrai qu'alors ma peine fut extrême;
Ce petit incident devint pour moi problème;
Mais mon esprit pourtant l'eut bientôt résolu,
Et votre accent, pour moi, fut celui d'un élu,
Lorsqu'en nous séparant, vous me dites encore,
D'un accent dont l'écho pour mon cœur fut sonore:
Ne vous désolez pas... vous recevrez, franco,
Avant qu'il soit longtemps, le romantique Hugo.
Je le vois maintenant, vous avez voulu rire:
Vos promesses pour moi ne sont qu'une satire.
Si vous voulez prouver qu'il en est autrement,
Agissez avec moi, monsieur, différemment.

RAPPELLE-TOI !

Poésie.

Si tu me fuis toujours, mon ombre dédaignée,
Voltigeant près de toi, triste, mais résignée,
Te soufflera ces mots : Ami, je t'aime, moi !
Rappelle-toi !

La nuit, si ton sommeil est bercé d'un doux songe,
Si toute autre que moi par ses charmes t'y plonge,
Alors je te dirai, pour braver ton émoi :
Rappelle-toi !

Si le réveil, hélas! prolonge ton délire,
Et qu'il t'entraîne aux pieds de celle qui t'inspire,
Ami, je te dirai, le cœur glacé d'effroi :
Rappelle-toi !

Et si dans un beau bal tu m'oubliais pour elle,
Mon ombre t'enlaçant te dira : Je suis belle!
Oh! mon doux bien-aimé, ne donne pas ta foi!
Rappelle-toi!

Pourtant si ton amour lui jurait pour la vie
Qu'elle seule sera ton ange, ton amie;
Alors je te dirai, succombant sous ta loi :
Oublie-moi!

UNE PAUVRE FILLE.

Une pauvre fille n'a qu'à gémir,
Une pauvre fille devrait mourir,
Pour le noir couvent exalter son âme.
Penser autrement, c'est vouloir du blâme.

Si la pauvre fille sentait son cœur,
Le monde étonné dirait : Erreur !
Dirait en pitié : Mon Dieu ! qu'elle est vaine
D'espérer du sort une douce chaîne !

Lorsque le ciel pur dore les coteaux
Et que l'on entend chanter les oiseaux,
La pauvre fille pleure et répète
Que tout ici-bas pour elle est sans fête.

Si la pauvre fille a reçu du ciel
Douce poésie, bonheur réel ;
Hélas ! on rira que la pauvre fille
Enfante des vers où l'esprit pétille.

Une pauvre fille doit croire, enfin,
Que le ciel pour elle a fait le chagrin,
Et qu'il lui défend jusqu'à l'espérance,
Qui du malheureux calme la souffrance.

Si la pauvre fille a de la beauté...
Le monde la voit, il est révolté...
S'il ne le dit pas, tout bas il murmure :
Mieux il lui vaudrait vilaine figure!

Comment se fait-il, dirait-il encor,
Que tous les attraits ne tiennent à l'or?
Et que bien souvent la plus pauvre fille
Des dons du Seigneur à tous les yeux brille ?

Puis il se dira : Ce siècle si vain,
Quand on n'a pas d'or, on est belle en vain.
Donnons notre encens à la riche fille :
La pauvre pourtant est bien plus gentille!

LA SENSITIVE.

Gentille sensitive,
De la fille naïve
N'as-tu pas la pudeur?
On t'approche, et tremblante,
Comme elle frémissante,
Tu ressens la terreur.

Modeste, et sans parure,
Tu n'as de la nature
Que la simplicité.
Tes pleurs, c'est ton prestige!
Ton effroi, sur ta tige,
Est ta seule beauté.

Sans parfum, sans pétale,
Et pourtant sans rivale,
Plutôt feuille que fleur!
J'aime ton doux mystère,
Fleur innocente et chère,
Je chéris ta candeur!

Que j'aime à te voir, fière,
T'ouvrir à la lumière
Que répand le soleil!
Alors tu te crois reine ;
Nul ne trouble et ne peine
Ton bonheur sans pareil.

Sensitive gentille,
Comme la pauvre fille,
Tu redoutes l'amour!
Un doux regard t'alarme;
Et comme elle, ton charme
Est pur et sans détour.

Je t'aime, frêle feuille;
Rarement je te cueille :
Je crains de t'alarmer!
D'un peu loin je te chante;
Je te vois... je m'enchante,
Et je te fais aimer!

Fleur la plus symbolique,
En toi tout est magique!
Toi, tu séduis le cœur;
Oui, voilà ton partage :
C'est le plus précieux gage;
Il est toujours vainqueur.

Fleur, toute poésie,
Je respecte, saisie,
Ton timide pouvoir.
Oh! c'est bien la nature
Qui t'a faite si pure :
Adieu donc, au revoir!

LA ROSE.

A Mademoiselle Etiennette Tulèvre.

Dans les jardins, la rose est reine,
Et toi tu l'es dans les salons :
On t'y voit briller, souveraine,
Sans redouter les aquilons.
Mais Zéphyr, par une caresse,
Vient effleurer ton front charmant,
Et par toi, jeune enchanteresse,
D'enfant de l'air, il est amant.

Si tu pares de fleurs ta tête
Pour folâtrer dans un beau bal,
La rose alors perd sa conquête,
Et ton charme est plus idéal.
Car dans peu se flétrit la rose,
Elle se fane sans retour ;

Une autre naît pour être éclose :
De toi le règne a plus d'un jour!

Ta grâce surpasse la sienne,
Ton parfum est plus doux au cœur ;
Et gentille, vive, aérienne,
Ton attrait est plus séducteur!
Papillon léger qu'elle enchante
Ne la contemple qu'un instant;
Mais toi, jeune fleur, plus touchante,
Ton pouvoir soumet l'inconstant!

Non, la rose n'est point rivale
De ton éclat, de ta beauté
Elle ne peut être l'égale
De ta gracieuse volupté!
Et te comparant à la rose,
Je trouve qu'elle est pauvre fleur
Pour elle, hélas! c'est triste chose
De t'avoir ici-bas pour sœur!

LE PAPILLON.

Papillon joli, vole, vole!
Ne t'arrête pas sur la fleur,
Caresse-la... mais sois frivole!
Ton baiser aura moins d'ardeur.

Papillon, fait pour la conquête,
Contente-toi de voltiger!...
Et ne fais pas d'un jour de fête
Un jour de deuil; va, sois léger!

Sur la fleur que tu trouves belle
Ne lance pas ton aiguillon;
Car ta piqûre, si cruelle,
Fait mourir... Sois donc papillon!

J'aime bien mieux voir dans la plaine
Ton ébat folâtre et tes jeux,
Que de te voir, par ton haleine,
Flétrir les fleurs, bel amoureux.

Papillon joli, vole, vole!
Ne t'arrête pas sur la fleur,
Caresse-là... mais sois frivole!
Ton baiser aura moins d'ardeur.

A UNE LUMIÈRE.

J'aime à la voir, le soir, brillante
Comme un présage heureux et pur.
Ton âme m'apparaît constante,
Et mon songe alors est d'azur !

Je te sais là... quand elle éclaire :
C'est le langage de ton cœur ;
Elle est pour moi l'intermédiaire
Rempli d'ineffable douceur !

Elle est pour moi pleine de charme
Et le symbole de l'amour
Qu'on peut rêver, sans qu'une larme
Vienne l'accuser de détour.

Elle est pour moi la belle étoile
Et l'astre le plus lumineux :
Celui qu'au regard rien ne voile,
Et qui sourit à tous mes vœux!

Mais si parfois tout est bien sombre,
J'oublie que la veille, au soir,
Elle avait scintillé dans l'ombre,
En me comblant d'heureux espoir.

MON FRÈRE.

Oh! ne te fâche pas de ce doux nom de frère;
Je ne puis être que ta sœur!
T'aimer toujours ainsi ce sera mon mystère:
Pourquoi me ravir ce bonheur?

Pourquoi te fâches-tu? Mais n'est-ce pas tout dire:
Ce nom renferme mon secret;
Pourquoi n'y réponds-tu par ton charmant sourire?
Et n'as-tu pour lui qu'un regret?

C'est quand on aime bien que sur la bouche il erre:
Frère, ne le comprends-tu pas?
Et quand je te le dis, ce nom, qu'amour resserre,
Loin de moi tu portes tes pas!

C'est un nom qui se dit dans la plus tendre enfance
A l'objet déjà de son choix,

Et qui répond : Ma sœur! sous la même influence
D'une enfantine et pure voix.

Frère dit plus qu'amant! frère te dit mon âme :
Il voile de l'amour l'ardeur.
Ce mot mystérieux est plein de chaste flamme
Telle que l'éprouve une sœur.

Tu le sais... je ne dois être que ton amie;
Tu me le dis, triste parfois;
Ne crois donc pas alors, ami, que je t'oublie :
Je t'aime encor plus qu'autrefois.

Mais autrefois, vois-tu, quand je disais : Je t'aime,
Tu répondais à mon amour;
Aujourd'hui, ton bonheur ne paraît plus le même,
Et j'ai dû changer à mon tour.

J'ai dû changer pourtant en t'aimant davantage,
Frère de ma plainte est l'écho;
Pourquoi souffrirais-tu de ce qui me soulage,
Toi, qui m'as dicté ce doux mot?

Pourquoi tes yeux inquiets se mouillent-ils de larmes
Quand j'aime à te le murmurer?
Tu me fais pressentir, par ces vaines alarmes,
Que tu ne sais plus m'adorer.

Ne le refuse pas ce nom qu'amour répète;
Il semble être créé pour moi;
Si tu me l'interdis, si tu me rends muette,
Pour toujours je doute de toi!

Alors je comprendrai qu'à l'amitié rebelle,
Pour l'amour tu le fus aussi;
Que ce fut un détour de ton âme cruelle
De vouloir que je t'aime ainsi.

Accueille-le, ce nom que trop d'amour te donne;
Réponds-y par celui de sœur:
A son tour il sera ma plus belle couronne;
De toi, la dernière faveur.

A MADAME ARBEY, NÉE DE COURGENAY

Qui allait de ville en ville et donnait des leçons de toutes sortes d'ouvrages. Elle me demanda des vers; je lui adressai ceux-ci.

Comment ne pas chanter, madame,
Votre talent, qui se proclame
Tour à tour dans chaque cité !
Sous vos doigts, qui devient merveille,
Et vous rend vraiment sans pareille,
Par votre unique habileté.

L'adresse, en vous, devient génie.
Charme, attrait, même poésie,
Vous savez donc tout embellir !
Idéaliser le vulgaire,
Nous le rendre extraordinaire,
Et par lui nous faire jouir.

Votre puissant secret, madame,
Que tout le monde ici réclame,
Vous ne le tenez que des Dieux !
Votre pouvoir plein de magie
A reçu d'eux son énergie,
On le devine dans vos yeux !

UN DERNIER JOUR.

L'horizon s'élevait derrière la montagne,
Tout commençait à s'animer ;
Le soleil verdoyait l'herbe de la campagne,
L'oiseau disait : il faut aimer !

On entendait au loin déjà la voix du pâtre
Commander son jeune troupeau,
Qui, joyeux, bondissait et devenait folâtre,
A l'aspect d'un matin si beau.

Dans l'air pur, noblement, résonnait, argentine,
La cloche, appel du vrai chrétien,
Et bientôt du hameau la bergère enfantine
Alla prier l'ange gardien.

Deux cœurs restaient muets... La nature, sans charme
Pour eux, sombre venait s'offrir.

Une mère, une enfant répandaient une larme,
Une des deux allait mourir!

« Mère, ce jour si beau, disait la jeune fille,
D'un ton plein d'amère douceur,
Peut-être est le dernier qui sur ma tête brille :
Laisse-moi pleurer sur ton cœur!

« Laisse-moi rappeler encore à ta tendresse
Ce soir où, priant sur mon lit,
En le nommant à Dieu, dans une sainte ivresse,
Hélas! ma lampe s'éteignit!

« Laisse-moi rappeler que ce fut un présage,
Annonçant à mon triste sort
La fin de tout amour! un décevant outrage
Qui me conduirait à la mort!

« Je vois qu'il t'en souvient ? car ton regard s'anime
De l'instant qui vint m'alarmer,
Quand j'appris, quand je vis, en muette victime,
Qu'il n'avait jamais su m'aimer!

« Alors, tout mon bonheur m'apparut comme un songe
Qui s'évanouit au réveil,
Qu'on voudrait retrouver, mais qui n'est qu'un mensonge
Et ne peut plus être pareil.

« Dis-lui bien, cependant, ô ma mère chérie,
S'il était témoin de tes pleurs,
Que mon amour pour lui vivra plus que ma vie,
Et que c'est pour lui que je meurs!

« Pourtant, si ta douleur demeurait solitaire,
Solitaire avec ton amour;
Si son cœur de ton mal n'était dépositaire,
Oh! cache-lui mon dernier jour!

« Bien seule, à mon cercueil si tu mets la couronne,
Bien seule garde mon secret!
Dis à tous, oh! dis bien, mère que j'abandonne,
Dis que tu fus mon seul regret!

« Reçois tous mes adieux, ô mon unique amie,
Et pardonne-lui ton malheur,
Car c'est lui qui ravit ton enfant à ta vie,
Par sa trop infidèle erreur. »

A ces derniers accents tout redevint silence,
On n'entendit qu'un long soupir ;
Et puis d'amers sanglots, dont la triste cadence
Dit : Mon enfant vient de mourir !

Bientôt après tinta, d'un son lent et funèbre
La faible cloche du matin,
Dont le glas annonçait, dans un profond ténèbre,
D'une mère un cruel chagrin !

L'aube du lendemain, dans la pieuse chapelle,
Répandait sur un blanc cercueil
Une pâle lueur… et l'aurore nouvelle
On eût dit devenait en deuil !

Et lui, vint-il prier sur cette fraîche cendre
Et l'arroser de bien des pleurs?
A celle qu'il aima, pour adieu, faire entendre
Ces mots : Je te couvre de fleurs!

Le bien-aimé vint-il avec la pauvre mère,
Avec la brise soupirer?
Vint-il sur le tombeau de celle qui, naguère,
Ne vécut que pour l'adorer!

Oh! non, il ne vint pas dans la verte vallée!...
L'aube, avec le tomber du soir,
Surprirent à genoux une mère isolée,
Avec son muet désespoir!

Pas un long temps encore... et puis, tout fut silence,
Dans le lieu saint et solennel!
Deux cyprès dirent seuls, dans leur sombre éloquence :
La mère et l'enfant sont au ciel!

POÉSIE.

Connais-tu l'aile du corbeau?
De ton œil le noir est plus beau!
Plus que le jais ton regard brille,
N'es-tu pas enfant de Castille?
Oh! dis-moi, ne sens-tu ton cœur
Plein de sa brûlante chaleur!
Ne sens-tu pas la jalousie
Dont l'enfant de l'Andalousie
Est esclave pour tous ses jours,
Lorsqu'il a formé des amours!
N'es-tu pas enfant de l'Espagne,
Pour charmer ainsi ta compagne?
Et n'est-ce pas ton chaud soleil,
Qui, pour moi, te rend sans pareil!
C'est un de ses rayons qui dore
Tes traits!... O! celui que j'adore!
Ton teint a la chaude couleur
De la belle grenade en fleur;

Et de l'Espagne, ton langage
Est le ravissant héritage.
Oh! dis-moi, mon doux étranger,
As-tu vu naître l'oranger
Dans les beaux jardins de Grenade?
Et l'entraînante sérénade
Ne t'a-t-elle pas enivré
Par cet air qu'elle a murmuré?
Surtout, dis-moi, je t'en supplie,
Avec l'Espagnole jolie
As-tu dansé la cachucha,
Qui sur ton cœur la rapprocha?...
Sous mystérieuse mantille,
Son brun regard de jeune fille
Est-il venu brûler le tien,
A son tour qui cherchait le sien!
Oh! dis-le-moi, mon cœur t'en prie,
Toi, précieux charme de ma vie,
De l'Espagne le ciel si beau
A-t-il éclairé ton berceau?

FEMMES, JE NE VEUX PLUS VOUS CHANTER !

Qui le comprendrait? je le gage, personne :
Je vous le donne en cent... en mille je le donne...
Pourtant ce que j'écris n'est que la vérité,
Mais paraîtra, je crains, peut-être absurdité ;
Car l'esprit, non, ne peut ici, je le répète,
A la femme prêter une noirceur secrète.
Comme vous j'avais cru que l'ouvrage de Dieu
En elle se montrait... mais j'en reviens un peu ;
Comme vous j'avais cru qu'elle était douce, bonne,
Reconnaissante envers l'affection qu'on lui donne ;
Car je suis femme aussi, et je jugeais leur cœur
D'après le mien, créé par la main du Seigneur :
Je voulus les chanter... Aisément au poëte
Obéit le pinceau, son plus cher interprète.
Des unes je vantais la noble charité,
Leur amour maternel... leur touchante beauté.

Aux fleurs je comparais la gentille fillette :
L'une avait le parfum de la douce violette;
L'autre égalait la rose en éclat, en fraîcheur,
Et la rose pleurait d'avoir pareille sœur.
Que sais-je, enfin... Ici, je ne puis tout vous dire ;
Je n'en finirais plus de parler et d'écrire.
E..... un jour me conta son amour malheureux,
Et me dit dans mes vers de retracer ses feux,
De faire un long récit de sa cruelle flamme,
Qu'ainsi j'apporterais le remède à son âme.
A l'instant de ces maux je fis un manuscrit,
Et je puis avouer que touchant fut l'écrit.
Une femme sur qui s'aiguisait l'épigramme,
Sur l'esprit de laquelle on déversait le blâme,
Dont un malin journal avait fait mention,
Attaquant ses attraits... sa réputation...
Aussitôt de vengeur, moi, je remplis le rôle,
Sous mon pinceau brûlant fleurissait ma parole...
Anonyme discret... comme un nouveau Pâris,
Je lui donnais la pomme... en fis une houris...

Eh bien! le croiriez-vous? sa sotte indifférence
Fut le prix insultant de ma noble défense.
Pas un souris gracieux!... je n'eus que son dédain :
L'hommage était en vers... c'est pour ça qu'il fut vain!

Celle dont j'avais fait la peinture fidèle
De son amour cruel se moqua de mon zèle,
Et laissa dans mes mains, au sort, à la merci,
Ce poëme en cinq chants, sans m'avoir dit : Merci!

Une, enfin, murmurait bien haut à mon oreille
Que je faisais vraiment merveille sur merveille;
Mais qu'il valait bien mieux tenir aiguille et fil
Que de faire des vers... ouvrage puéril!
Que l'esprit n'était rien pour une pauvre fille,
Qu'il lui rapportait plus de tenir son aiguille.
A travers ces discours une maligne aigreur
Pénétrait... et montrait son âme et sa laideur;
Et pourtant j'avais cru qu'elle était mon amie!
Mais je lui fis des vers... dès-lors, mon ennemie;

Elle ne vint me voir qu'après un mortel an,
Et son air tout restreint n'eut plus d'aise et d'élan...
. . . .
O femmes! c'est fini! vous perdez votre chantre!
Sur plus noble sujet ma muse se concentre;
Car pour vous mon pinceau n'aurait qu'aridité.
Adieu donc pour toujours à votre nullité!
Les roses et les fleurs, autrefois votre emblème,
Seraient pour mes accents maintenant un blasphème.
O femmes! ce beau nom est avili par vous!
Lui seul inspirerait des vers naïfs et doux;
Mais je vous connais trop, car, hélas! je suis femme,
Et vous n'avez pas craint de me montrer votre âme.
Aux hommes à vous chanter! car toujours ils croiront
Vous connaître... et jamais ils ne vous connaîtront!

A MADAME LA COMTESSE DUCHATEL

En lui faisant hommage d'une bague appelée *Sorcière.*

Il me souvient qu'un jour vous me dîtes, madame,
Que pareil anneau vous plaisait ;
Je ne crains point alors d'encourir votre blâme :
Je tiens à remplir votre souhait.
Contenter vos désirs, et tâcher de vous plaire,
Serait le seul vœu de mon cœur ;
Mais depuis bien longtemps le sort nous est contraire,
Et nous refuse le bonheur !
Aujourd'hui cependant en vous offrant, madame,
Cette bague au surnom fameux,
Un instant fortuné sourit à ma pauvre âme,
Puisqu'il sait sourire à vos vœux.
Cet anneau mystérieux, qu'on appelle Sorcière,
Serait un talisman précieux

Pour toute autre que vous...qui se sentirait fière
D'un pouvoir bien nul à vos yeux;
Car vous, n'avez-vous pas en vous toute magie?
Celle de vous faire bénir!
Le secret de changer en une douce vie
La douleur qui nous fit gémir!
Pour tous n'êtes-vous pas le talisman suprême,
Et n'êtes-vous pas le trésor
Qui comblez les désirs, quand la peine est extrême,
Hélas! bien mieux qu'un anneau d'or!

VERS

Inscrits au bas d'un tableau qui renfermait une couronne de jeune mariée, morte après deux ans de mariage.

De la vie à la mort voilà comme tout passe !
Le bonheur, ici-bas, n'a qu'un jour qui s'efface,
Vous en avez, hélas ! l'image sous les yeux,
De l'amour à la mort, et de la mort aux cieux !
Mais sur mon front, là-haut, plus belle est la couronne
Que celle qu'en mourant, moi, je vous abandonne !

PENSÉE!

Poésie.

Sous un ciel différent ils avaient pris naissance :
L'Espagne au ciel brûlant de l'un couva l'enfance;
La France au ciel moins bleu, au ciel moins brillanté,
A l'autre enfant donna la même volupté.
Ils ignoraient alors qu'une même patrie
Serait un jour témoin du rêve de leur vie.
Ils grandirent tous deux... et plus tard, le destin
Dans le même pays les réunit soudain.
L'Espagnol émigré par les troubles d'Espagne,
Le cœur tout ulcéré dit : Adieu, ma montagne,
Adieu, beaux orangers... beaux grenadiers en fleurs...
Dans un autre pays je porte mes douleurs!
Adieu, chants de l'amour qu'expriment les guitares,
Adieu, gais fandangos et joyeuses fanfares :
Tout ce bonheur pour moi n'est plus rien aujourd'hui;
Songeons à la douleur, fléau de mon pays!

Que sont les jeux? l'amour? auprès de cette guerre,
Esprit de deux partis qui ruinent notre terre!
Mais qu'est-ce que l'amour, ai-je dit, n'est-ce pas?
Ah! l'amour, je le sens, est un bien d'ici-bas!
Je rêvais en riant, quand l'Espagne était calme,
Une vierge au teint blanc, à mes yeux belle palme!
Couronne de bonheur! perle d'or et d'azur!...
Aux longs cheveux dorés... au regard plus que pur,
Qui devait me donner la touchante assurance
De ce bonheur rêvé, bonheur plein d'innocence!
Mais j'entends les chevaux, au fier hennissement,
On dirait qu'à leur tour ils craignent le tourment.
J'entends, il faut partir! Adieu, verte campagne!
Adieu, ma mère! adieux à vous, filles d'Espagne!

. . . .

A ce dernier adieu succède le départ,
Et prompt comme l'éclair, on voit s'enfuir le char.

L'Espagnol, entraîné dans la course rapide,
Sent son cœur agité... et son œil est humide.

Un vague sentiment, qu'il ne peut définir,
S'empare de ses sens... et le fait tressaillir...
Et lorsqu'il voit le ciel moins embrasé de France,
Il le trouve plus beau... vante son inconstance...
Il touche son beau sol si chéri, si vanté :
Son émotion s'accroît... il est tout enchanté.

Et le premier matin qu'il vit une autre aurore,
Il vit au même instant une femme, une Flore!
Qui, pensive, songeait en regardant le ciel,
Que là seul est caché le bonheur éternel.
Dans ses yeux innocents venaient briller des larmes ;
Dans son corps incliné tout était grâces, charmes...
Blanche comme le lis par le vent respecté,
Elle rêvait l'amour pur, plein de chasteté ;
Et ses longs cheveux blonds inondaient son visage.
Ses traits purs, délicats, annonçaient son jeune âge.
En elle un doux instinct venait trahir son cœur,
Révélait son espoir et tantôt sa douleur ;
Et sur son jeune front sa belle main qui passe
A l'air d'en éloigner un penser qu'elle chasse.

Puis, soulevant son corps, elle pousse un soupir!
L'Espagnol le reçoit, et se sent tout frémir;
Car il aime déjà la vierge qu'il admire,
Dont le langage pur *Je t'aime* a voulu dire!
Un doux écho répond à cet élan d'amour;
D'elle alors les yeux bleus se lèvent tour à tour,
Se baissent aussitôt... Elle a bien su comprendre
Que celui qu'elle voit, heureux, vient de l'entendre;
Et comment soutenir ce feu de deux flambeaux,
Qui pénètre son cœur de sentiments nouveaux!

Quel est cet étranger à la pâle figure?
Tout bas, en la fixant, de bonheur il murmure.
Elle soulève encor son regard incertain
Sur cet être si beau qu'il semble surhumain :
Des cheveux dont le noir effacerait l'ébène
Entourent son beau front où repose la peine;
Sur ses lèvres on voit un duvet de velours
Dont l'épaisse beauté forme le pur contour;
Ses nobles traits, qu'en vain Apelles voudrait rendre,
Sont empreints de dédain, mais ils sont toujours tendres.

Parfois un pli rêveur vient froncer ses sourcils,
Dont l'ombre se confond à celle de ses cils.

Il lui sourit aussi... elle rend le sourire,
Et de ce lieu d'amour vite elle se retire;
Et son cœur qui bondit vient conter son réveil
A sa mère... qui sort à peine du sommeil,
Qui se fâche et sourit, que ce soit la prière
De l'enfant dont le cœur lui conte son mystère!

Depuis, souvent le jour, heureux, ils se charmaient...
Tous les matins, surtout, c'était là qu'ils s'aimaient!...
Ils ne se parlaient pas... ce silence de l'âme,
Éloquente diction, leur dévoilait leur flamme;
Et comme deux enfants, jouant avec le feu,
Ils ne prévoyaient pas un amour malheureux.
Tout en eux cependant était mélancolie;
Hélas! comme ils s'aimaient! Ils redoutaient la vie;
Car lorsqu'on s'aime bien, on redoute toujours
De ne pas voir bénir de réelles amours!...

On espère en tremblant; on rêve une chimère;
L'amour n'est plus, je crois, un enfant de la terre.
Bientôt, en s'aimant trop, ils voulurent se fuir,
Et ce combat du cœur c'était plus que mourir.
Oh! oui, c'était plus fort, car la mort nous repose,
Et le sommeil du ciel est plus pur que la rose;
Il rafraîchit nos sens sur la terre agités
Et leur fait éprouver plus douces vuluptés.
Le temps qui s'écoulait augmentait leurs alarmes;
Dans leurs yeux plus d'espoir, et quelquefois des larmes.
Un matin, l'Espagnol paraissait désolé;
Une sombre douleur l'avait tout accablé;
A sa jeune beauté, dans un amer sourire,
Il exprimait l'amour de son cœur en délire.
Son regard lui disait : Je n'ai plus qu'à mourir!
Trop d'amour est en moi, et ne peut nous unir.
Oh! vois-tu! je le sens, et pourtant l'espérance
Soutient ton bien-aimé, belle fille de France!

Ils ne se virent plus... L'Espagnol repartit,
Et la fille aux yeux bleus loin de lui dépérit.

Mais avant de quitter sa compagne chérie,
Sans qu'elle l'entendît, il disait : Douce amie,
Un devoir tout-puissant m'entraîne loin de toi :
Je pars en gémissant... j'ai le frisson en moi ;
Et si sans être à toi je dois couler ma vie,
La mort, par mon amour, l'aura bientôt ravie !

. . . .

Il dit vrai, l'Espagnol... il ne devait plus voir
Celle qui devenait sa gloire et son espoir !

. . . .

Et le prochain printemps sans eux devait renaître...
Les fleurs sans leurs regards devaient mourir et naître.
Deux convois différents, sous un différent ciel,
Devaient au même instant, lugubre et solennel,
Cheminer lentement... l'un, le soir dans Castille,
Quand encor dans le ciel l'horizon rouge brille,
Suivi par des amis, de jeunes Castillans,
Dont les yeux noirs en pleurs devenaient plus brillants ;
L'autre, c'était celui de l'amante éplorée,
Que l'Espagnol quitta l'âme tout ulcérée...

Des vierges le suivaient avec leurs voiles blancs,
Inondées de pleurs... de tous âges... tous rangs.
On distinguait encor cette blanche couronne
Que pour les deux hymens à la vierge l'on donne,
Mais symbole toujours d'innocente pudeur
Qui la conduit au ciel, et sur terre au bonheur.
Dans l'un des deux climats tintait le glas funèbre :
Deux fossoyeurs creusaient, dans un profond ténèbre,
Deux tombeaux éloignés!... et dans le même instant
S'achevait le tableau pour le cœur attristant :
De jeunes mains jetaient sur deux tombes la terre,
Bien des bouches aussi disaient une prière.
On ne put ici-bas, hélas! les réunir,
Mais le ciel pour tous deux venait de s'entr'ouvrir!

A L'AMOUR.

Amour, où es-tu? je te cherche et t'implore.
Jadis, sans te chercher, j'avais cru te trouver;
Je dis jadis, quoique bien jeune encore,
Et que ton souvenir est là... pour m'abreuver!

Puisque va pour jadis, pur était ton empire,
En captivant les sens il sanctifiait le cœur;
Aujourd'hui, ton nom seul me fait pâmer de rire,
Car, vois-tu, croire en toi me semble sotte erreur!

Jadis je te rêvais beau, constant, plein de charmes;
Avant l'ange gardien, mon culte était pour toi:
N'étais-tu pas un dieu? éternel, sans alarmes,
Sans traîtrise, en un mot? tel je t'honorais, moi!

Il n'en est plus ainsi! t'aimer, on se profane;
De saint et noble dieu, tu deviens vil païen!

Sans dégoût, tu choisis la sale courtisane,
Et jusque dans ses bras tu trouves un doux lien.

La femme au chaste cœur, d'abord, peut te séduire;
Mais bientôt, dieu cruel, loin d'elle tu veux fuir !..
Égoïste, tu crains tout ce qui peut te nuire:
Ne plus la voir, dis-tu, vaut bien mieux que languir!

En voulant t'enchaîner, te retenir près d'elle,
Hélas! un peu plus tard pour elle sont les pleurs;
Plus esclave que toi, sa blessure est mortelle;
Et fuyant de nouveau, tu ris de ses erreurs!

Tu ne crains même pas d'être sans nul prestige
Pour l'être vertueux? sans aucune illusion!
S'il veut te supplier?.. ton impudeur l'afflige:
Ta réponse a pour lui l'amère dérision!

Amour, tu n'es plus rien qu'un souvenir funeste;
Tes flèches ont trempé dans un impur limon;
Si l'on croit que tu fus, c'est ton nom qui seul reste,
Car, d'un dieu, tu devins l'enfant du noir démon.

Dieu de jadis, dis-moi, moi dont tu fus l'idole,
Où trouver le tombeau où j'écrirai : Ci-gît?
Ces mots seront de toi le bien triste symbole,
Apprenant au chrétien qu'ici-bas tout périt.

FIN.